

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 12 Octobre 1861

No. 40

SOMMAIRE.—Poésie: L'automne, par Lamartine.—Chronique.—Essai sur la Littérature Nationale, par M. O. David, membre du Cercle Littéraire.—Henri IV et l'habitant.

POÉSIE.

L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazons épars ;
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait-compris mon âme, et m'aurait répondu !

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

LAMARTINE.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Mort de Mademoiselle de Salaberry.—Des voies de la Providence et de la destinée des peuples chrétiens, extrait du *Monde*.—Lettre sur le *Great Eastern*.

Mlle Marie Amélie de Salaberry, fille de Louis de Salaberry, major du 1er bataillon des "*Royal Canadian Volunteers*," et sœur du colonel Charles Michel de Salaberry, le héros de Châteauguay, vient de mourir à l'âge de 73 ans, à Beauport qu'elle habitait depuis bien des années.

Nous aurions désiré compléter le récit de cette existence, si pleine de bonnes œuvres, et que nous avons lu avec beaucoup d'intérêt dans tous les journaux du pays ; mais trop éloigné des lieux qui en ont été le théâtre, nous n'avons pu recueillir, à Montréal, aucun détail particulier. Nous nous bornerons donc à consigner dans notre *Revue* la petite notice que tout le monde connaît.

" Rejeton d'une de nos plus remarquables familles Canadiennes-Françaises, les d'Irumberry de Salaberry, dont plusieurs membres se sont également distingués en France, depuis le 15^e siècle, dans la magistrature et dans l'armée, Mlle de Salaberry avait sans cesse à la pensée la devise : *noblesse oblige*. Elle savait donc rehausser encore l'illustration de son origine par une dignité personnelle qui ne s'est jamais démentie. Ses nombreux amis étaient toujours frappés de la grâce avec laquelle elle les recevait, de l'intérêt et de la délicatesse de sa conversation, de la noble simplicité de ses manières. Pleine de bonté pour tous, elle redoublait de complaisance pour les malheureux. Sa main et son cœur leur étaient toujours ouverts ; les paroles bienveillantes, les sages conseils, les secours de toute sorte accordés avec empressement, la rendaient particulièrement chère aux pauvres. Combien de malades, d'infirmes n'ont-ils pas été touchés jusqu'aux larmes, en la voyant pénétrer dans leurs pauvres maisons, s'avancer et s'asseoir auprès de leur lit de douleur, leur apporter et leur offrir elle-même ces douceurs si précieuses au milieu des souffrances !

La religion qu'elle avait toujours honorée et pratiquée d'une manière si édifiante, a fait la consolation de ses derniers moments.

Les paroissiens de Beauport accoutumés, depuis longues années, à vénérer Mlle de Salaberry, qu'ils désignaient, tous, sous le nom simple et touchant de *Made-moiselle*, éprouvent dans sa mort une perte bien sensible; il se fait au milieu d'eux un vide peut-être impossible à combler." Puisse la Providence ne pas laisser refroidir parmi nous le zèle et la charité de ces riches natures qui se vouent au soulagement de toutes les misères! Heureuses les familles à qui sont léguées de semblables traditions de vertu et d'honneur!

Nous donnons ci-après la lettre que M. Alfred Thibeau, passager à bord du *Great Eastern*, a écrite à son frère, de Québec, M. Isidore Thibeau, dans laquelle il donne les détails de la catastrophe qui a failli perdre le vaisseau-monsire. Cette lettre a été publiée dans le *Journal de Québec*; elle est en date de Cork, 18 septembre: (*L'Ordre*.)

"Nous partîmes de Liverpool, le 10 septembre à 4 heures du soir, au milieu des acclamations d'une population immense rangée sur les deux côtés du "Merecy." pour voir passer le "Great Eastern." Le premier et le second jour se passèrent le plus agréablement du monde; un beau soleil, une mer ressemblant à un lac d'huile; et le "Great Eastern" nous emportant avec une vitesse de 15 milles à l'heure. Le 3e jour s'annonça également beau, mais dans l'après-midi la brise s'éleva du sud-ouest, et vers 5 heures nous étions en pleine tempête. C'était le jeudi soir. Sûr du navire, le capitaine ne crut pas devoir changer sa route, et mettre dans le vent, comme la prudence le lui commandait. Le navire roulait avec furie, et à diverses reprises, des vagues immenses virent rouler sur le pont, entraînant tout ce qu'elles rencontraient. L'élévation des sabords au-dessus de l'eau est d'à peu près 46 pieds. Le capitaine s'aperçut alors que le "Great Eastern," tout puissant qu'il fut, n'était pas de taille à défier l'ouragan. Il voulut prendre le vent de front, mais nous présentions trop la surface au vent, et trente hommes qu'il mit à la roue ne purent rien y faire. Il essaya de mettre deux voiles à l'avant; en un clin d'œil elles furent emportées jusqu'au dernier lambeau.

"J'étais sur le pont avec un certain nombre de passagers, nous tenant de notre mieux aux attaches des mâts; j'ai vu toute la tempête; c'était horrible, et nous pensions que chaque vague allait nous engloutir. A 7 heures, neuf de nos embarcations avaient été emportées, et les deux roues mises en pièces; en ce moment il ne restait plus d'elles que le cylindre et le "moyen;" barres et palettes, tout avait disparu "à net." Pour comble de malheur, le gouvernail, sur lequel on exerçait depuis deux heures une pression énorme, se brisa.

"Nous étions à la merci des vagues. Il était 8 heures. Une vague, qui passa sur le pont, me couvrit d'eau jusqu'au milieu du corps, entraînant avec elle les débris de l'échelle du "paddle wheel" qui me frappèrent à la jambe. Je descendis au salon. De tout le magnifique ameublement, il ne restait plus rien debout: tables, chaises, etc., etc., tout glissait par terre, en débris, et allait d'un côté à l'autre du navire, suivant le roulis. La grande lampe du centre et un des deux grands miroirs étaient aussi parmi les débris. Dans un coin, il y avait une vingtaine de femmes et quelques

hommes, étendus sur le plancher, se tenant les uns aux "rails," les autres à un sofa.

"La tempête continua toute la nuit et une partie de la journée du lendemain. C'est bien à tort qu'on a dit que le "Great Eastern" ne remuait pas sur l'eau. Il roule d'une manière épouvantable, "même avec un temps calme." Il est vrai de dire que nous n'avions aucun chargement, et sans doute une partie de nos malheurs vient de là. Nous ne tirions que 26 pieds d'eau, à peine un peu plus que les steamers Canadiens. Cette trop grande légèreté du navire le rendait impossible à gouverner, et le roulis fut ce qui contribua le plus à briser nos roues.

"Une autre source de dangers, peut-être plus terrible encore que les vagues, c'est que rien n'avait été attaché dans l'intérieur. Chaines, barres de fer, meubles, vaiselle, tout cela volait d'un côté à l'autre du steamer à chaque roulis que nous imprimait la vague, et pouvait défoncer la coque; cela produisait le bruit le plus infernal qui se puisse imaginer. Les poêles de cuisine, qui n'étaient pas plus attachés que tout le reste, furent renversés; le feu prit et les matelots furent plus d'une demi-heure sans pouvoir l'éteindre. Nous y perdîmes toute la farine et une partie des provisions qui étaient contigues. La tempête se ralentit considérablement vers le soir du vendredi, et nous pûmes alors envisager la position qui n'était pas très riante. Les deux roues avaient disparu, mais l'hélice nous remettait. Mais à quoi bon, puisque nous n'avions pas de gouvernail! En attendant, le vent nous poussait vers les mers du nord avec une vitesse de 3 et 4 milles à l'heure.

"Toute la soirée du vendredi et la journée du samedi se passèrent à préparer et à lancer à l'eau une énorme vergue qui, reliée au steamer par de longues chaines, pouvait peut-être suffire à conduire le steamer. Pendant deux jours, matelots et passagers travaillèrent à cet ouvrage avec un courage incroyable. C'était presque notre dernier espoir, car nous étions maintenant tellement au nord que nous n'avions point d'espoir de rencontrer de voiles.

"Le samedi soir la vergue fut lancée à l'eau et l'hélice mise en mouvement. Hélas! tout ce travail devenait inutile; l'hélice ne fit qu'un tour, car le choc qui se produisit fit qu'on arrêta aussitôt les engins. Voici pourquoi. La partie inférieure qui nous restait du gouvernail n'étant plus maintenue en équilibre comme avant l'accident, venait frapper contre l'hélice, et tout allait être mis en pièces en quelques minutes, si on eût arrêté les engins. L'hélice nous devenait donc inutile, et nous n'avions plus d'espoir que dans la Providence. Nous étions maintenant (samedi soir) dans la latitude 51° 50', et de longitude 17°, et les vents nous entraînaient rapidement vers les mers du Nord.

"Une grande partie de nos vivres avaient été endommagés, notamment toute la farine, et nous étions en conséquence réduits à remplacer le pain par le biscuit des matelots. On disait que la coque du steamer n'avait pas été endommagée et cependant, depuis deux jours, dix pompes à vapeur jouaient sans discontinuer. J'ai dit que nous n'avions plus d'espoir, nous en avions un, celui d'être jetés, par quelque changement de vent, sur les côtes d'Irlande dont nous étions éloignés d'à peu près 300 milles. C'était une pauvre ressource puisque sur les côtes du Nord de l'Irlande, il est rare que les naufr-

gés se sauvent. Mais, du moins, nous n'irions pas mourir de faim dans les mers du Nord, et ceux qui s'intéressaient à nous, connaîtraient notre sort. Ainsi le découragement avait à peu près gagné tout le monde.

Vers huit heures du soir, au moment où chacun songeait tristement au sort qui nous semblait désormais inévitable, le cri de : "un steamer" se fit entendre. Dans une minute, huit cents personnes se précipitèrent sur le pont avec des cris de joie. En effet, un point noir nous apparaissait dans l'obscurité. Nous lançâmes des fusées et tirâmes un coup de canon. Il se trouva que c'était un petit brig de 200 tonneaux, le "Magnet", allant de Galway à Halifax; mais qui avait été, par un heureux hasard, poussé au nord par les vents. Nous ne pouvions mettre de chaloupes à la mer à cause des vagues et du roulis du steamer qui eut à l'instant submergé toute embarcation. Le brig ne pouvait pas d'avantage nous approcher dans le cas où il eut fallu abandonner le steamer. Ainsi, à dire vrai, notre position n'avait pas beaucoup changé. Et cependant on ne saurait se faire une idée de la joie qui remplaça le découragement profond où nous étions tombés. Le "Magnet" fut prié de ne plus nous quitter et il y consentit. Toute la nuit, il tourna autour de nous, nous prêtant ainsi sa protection.

"Un brig de 200 tonneaux protégeait le "Great Eastern" d'un tonnage de plus de 23,000 !

"Le dimanche matin, un des passagers annonça qu'il avait découvert un certain plan par lequel ce qui nous restait du gouvernail pourrait être utilisé et le *Great Eastern* ramené en Angleterre. On se mit à l'ouvrage sans perdre de temps. Ce plan consistait à pratiquer dans le gouvernail un trou auquel seraient ajustées deux chaînes [une de chaque côté] qui le feraient agir suivant le besoin. Ce travail fut long et présentait de grands dangers, car à chaque roulis du navire celui qui accomplissait la chose, enfonçait à peu près dix pieds sous l'eau.

"Le soir, vers cinq heures, tout était terminé et nous attendions avec anxiété le résultat qui devait décider de notre sort. Nos efforts furent cette fois couronnés d'un plein succès. Le navire s'ébranla et nous jetâmes un cri de joie, quand nous le vîmes tourner lentement vers l'Angleterre. Nous n'étions pourtant pas sans inquiétude; car le moindre coup de vent pouvait tout briser de nouveau. Mais tout sembla nous favoriser et, le mardi soir, nous jetions l'ancre devant Queenstown, huit jours après notre départ de l'Angleterre. Nous ne nous crûmes vraiment sauvés, que quand nous sentîmes le sol sous nos pieds.

"Ainsi se termina le plus aventureux voyage que j'ai fait et que je souhaite faire. Tout le monde, marins et passagers, s'accorde à dire que, sans la force incroyable de la coque, nous étions perdus, et c'est aussi mon opinion sincère. Il est certain que j'ai bien cru ne jamais vous revoir.

"Les deux causes de l'accident sont : le peu de prudence que montra le capitaine en ne faisant pas face au vent dès le commencement de la tempête, et le défaut de chargement qui rendit le steamer impossible à gouverner.

"A part la beauté des appartements et des salons du *Great Eastern* et sa solidité, il n'y a rien à dire à sa louange : il ne semble pas y avoir la moindre discipline à bord ; tout y est dans le dernier état de malpropreté ; les serviteurs sont grossiers et la plupart voleurs, et le

séjour du navire est insupportable à cause du roulis continu. Tout le bagage, qui n'était pas dans les chambres à coucher, a été complètement détruit, tant par l'eau qui l'a submergé pendant deux jours, que par le roulis du steamer qui a brisé toutes les malles les unes contre les autres, et fait du tout un gachis incroyable. Le cuisinier a eu une jambe cassée en trois endroits, et 20 matelots ont eu des bras et des jambes rompus. Plusieurs dames ont reçu des blessures extrêmement graves, et je ne crois pas qu'un seul passager se soit échappé sans quelque égratignure. Quant à moi j'ai reçu, en tombant, une contusion à la jambe, mais je ne m'en sens presque plus. Je n'ai pas perdu un sou de bagage."

Nous avons trouvé dans le *Monde* les considérations suivantes sur la leçon à tirer des événements. Considérations, qui nous paraissent intéressantes, surtout au moment présent, et qui du reste ne sont pas seulement applicables à la France, mais également à tous les peuples.

Les nations trouvent leur bonheur en ce monde d'après leur fidélité à la volonté de Dieu, et leur infidélité est suivie inévitablement de catastrophes et d'affreux châtimens.

C'est ce que Bossuet a su si bien faire ressortir dans son admirable ouvrage sur l'*Histoire Universelle*. C'est ce que Joseph de Maistre a si bien démontré dans plusieurs de ses œuvres, comme dans *les Soirées de St. Pétersbourg* et *les Considérations sur la France*; enfin c'est ce que Donoso Cortès a répété avec tant de force et en l'appuyant d'exemples pris dans l'histoire contemporaine ; or cette manière d'envisager les faits est bien digne d'attention à une époque où il y a tant d'esprits disposés à mettre en opposition les devoirs d'une nation avec ses intérêts, et à sacrifier tout à ce qu'ils regardent comme son intérêt présent.

Si l'avenir d'une nation dépend de l'observation de ses devoirs, de sa fidélité aux obligations religieuses et morales, non-seulement il n'y a pas d'opposition entre ses intérêts et ses devoirs; mais de ceux-ci dépendent réellement ceux-là; et l'on est certain qu'elle sera d'autant plus grande qu'elle sera plus soumise, plus exacte et plus empressée de concourir à l'exécution des volontés divines.

Les Juifs, peuple choisi de Dieu, ont eu une destinée célèbre. Dieu a manifesté de la manière la plus éclatante chez eux l'observation rigoureuse des lois de sa Providence. Pendant tout le temps qu'ils observaient sa volonté, ils voyaient croître leur puissance, leur influence, leur abondance; mais ensuite ils se lassèrent de ce joug salutaire, et alors les calamités, les malheurs commençaient. C'est ce qu'ils ont vérifié pendant leur séjour au désert, du temps des Juges et des Rois, aux époques de la captivité et sous la domination romaine.

Mais actuellement les peuples chrétiens sont les peuples élus de Dieu; les peuples choisis comme modèles pour être offerts à la vue de toutes les autres nations

de la terre ; et l'observation qu'on a pu faire sur le peuple juif est facile à établir, en étudiant non pas telle ou telle époque en particulier de l'histoire d'une nation, mais la suite de plusieurs siècles où peuvent s'observer plus facilement la suite des plans de la Providence divine.

Entre les différentes nations, on peut prendre la France comme exemple de cette vérité, et le Monde étudie ainsi son histoire au point de vue de la Foi ;

Voici qu'elle est la proposition du Monde : *La France est grande et puissante toutes les fois qu'elle protège l'Eglise ; et d'un autre côté, elle est malheureuse et humiliée toutes les fois qu'elle la persécute et la trahit.*

En effet la France jette son premier éclat sous Clovis ; sa puissance et sa gloire commencent dès lors à la placer à la tête de l'Europe. Mais c'est aussi à cette époque qu'elle naît au Christianisme ; la première entre les nations barbares elle reste fermement attachée au Siège de Rome, elle protège et défend la foi catholique et elle mérite le beau nom de *Fille aînée* de l'Eglise.

Elle croît, elle grandit, et enfin elle acquiert sous Charlemagne une grandeur et une puissance qu'elle n'a jamais dépassées depuis ; *la France alors, c'était l'Europe* ; mais, jamais non plus sa politique n'a été aussi catholique, jamais elle n'a rendu à l'Eglise d'aussi éminents services.

Sous Hugues-Capet et sous St. Louis, sa grandeur et sa puissance ont été proportionnées à son dévouement à la cause catholique.

Sous Louis XIV, elle brillait à la tête de l'Europe par la gloire des armes et des lettres, mais aussi par la gloire religieuse, et par son zèle pour la propagation du catholicisme dans le monde entier ; et si l'astre du grand roi a pâli, si les humiliations ne lui ont pas manqué, il faut dire aussi que sa conduite à l'égard du siège apostolique n'a pas toujours été digne du *fils aîné* de l'Eglise.

Et à ce sujet nous pourrions ajouter quelques réflexions, si l'on voyait en détail tout ce qui s'est fait pour le bien de l'Eglise et le salut des âmes, à ces trois époques principalement, sous Charlemagne, sous Saint Louis et sous Louis XIV, on comprendrait qu'elle est l'origine de la prospérité et de la grandeur qui ont illustré ces trois règnes.

Charlemagne consacrant sa puissance, d'une part, au soutien et à la défense du Souverain Pontife ; de l'autre, à la conversion des payens et des infidèles. St. Louis donnant des exemples sur le trône qui resteront toujours comme les plus hautes et les plus pures leçons que puissent jamais recevoir les monarques chrétiens et les simples fidèles, sans parler de ses œuvres pour le bien de l'Eglise. Louis XIV venant comme recueillir les fruits de tant d'années de vertu et de piété, donnés par de si grands hommes qui illustrent le XVIIe siècle, et qui furent si nombreux que l'on a calculé que près de *vingt-cinq* cents personnages, célèbres par leur piété, ont été jugés

dignes d'avoir leur vie écrite ; enfin Louis XIV dans la première moitié de son règne couronnant une époque si sainte, en suivant tous les principes d'une politique vraiment chrétienne.

Voilà ce que nous montre l'histoire, de grandes prospérités préparées par de grandes vertus ; mais en même temps nous voyons que la France a été malheureuse et humiliée dans des temps d'infidélité et d'ingratitude flagrantes.

Prenons les trois époques les plus tristes de son histoire : au XV^e siècle les Monarques Anglais envahissent la France, s'en déclarent Souverains et l'amènent à deux doigts de sa perte.

A la fin du XVIII^e siècle, elle fut pendant dix ans, en proie à d'affreux malheurs, placée sous le joug du plus hideux terrorisme, et inondée du sang de ses enfants. Sous l'empire de Napoléon, au sortir de quinze années de victoires et de triomphes, elle a été deux fois envahie par les armées de l'Europe coalisée, et réduite aux derniers malheurs. Ce sont là les plus grandes calamités qu'elle ait eu à subir dans le cours de sa longue existence de *quatorze siècles*.

Or, il est bien remarquable qu'elles suivent ses plus grandes infidélités à sa mission de défendre l'Eglise Catholique. Quand les Anglais vinrent l'assaillir au XV^e siècle, auparavant Philippe-le-Bel s'était porté contre le Vicaire de Jésus-Christ à d'indignes excès, et la France avait été une des plus grandes causes du grand schisme d'Occident.

La grande Révolution la couvre de crimes, de sang et de boue ; mais elle avait été pendant un demi siècle le foyer de l'impie et de l'anti-catholicisme.

En deux années consécutives, sous le premier Empire, elle voit son territoire envahi par les armées étrangères ; mais auparavant Napoléon, d'abord si grand par la restauration de la religion, avait ensuite envahi sacrilègement les Etats de l'Eglise et, amené prisonnier en France le Représentant de Dieu sur la terre.

Voilà un double fait incontestable, la France puissante et grande, toutes les fois qu'elle a protégé l'Eglise ; malheureuse et humiliée, toutes les fois qu'elle la persécutée et trahie. C'est un fait : impossible de le nier. C'est un fait incontestable et assez éclatant pour qu'il donne à réfléchir à ceux qui conduisent ses destinées, mais aussi à tous ceux qui ont entre les mains la destinée d'un Peuple. Ce qui s'est accompli en France, en présence du monde entier, s'accomplira aussi partout ailleurs sous la main puissante et équitable de la divine Providence.

Si l'on n'examine qu'un point dans l'histoire d'un peuple, on ne verra que quelques faits inexplicables, tant qu'on les sépare des autres faits qui leur ont donné naissance, et de ceux qui leur doivent leur origine et qui en sont de rigoureuses conséquences ; mais il faut

embrasser plusieurs époques pour comprendre l'ordre, la suite et l'ensemble.

Ces réflexions que nous trouvons dans le *Monde*, on peut les faire utilement ici ; on est par fois trompé par le spectacle de la prospérité de certaines grandes nations, qui dans le schisme et l'hérésie ont atteint une telle hauteur et de si grandes proportions.

Mais Dieu peut prévoir des retours et des changements qui sont cachés à nos yeux ; et s'il les voit infidèles dans l'avenir comme elles l'ont été dans le passé, ne nous étonnons pas, le châtement pour être différé ne serait que plus terrible.

Essai sur la littérature nationale,

Par O. DAYV, membre du Cercle Littéraire.

(Séance du 1er octobre 1861).

Messieurs,

Entre tous les moyens par lesquels un peuple peut acquérir de la gloire et de l'influence, la Littérature est sans contredit un des plus puissants et des plus nobles. Comme il serait trop long d'exposer toutes les raisons qu'on peut apporter à l'appui de cette assertion, contentons-nous de jeter les yeux sur l'histoire, et nous verrons que tous les siècles, tous les peuples n'ont qu'une seule voix pour en proclamer la vérité. En effet, les plus grandes nations sont celles qui ont voué au sentiment et à la pensée un culte spécial. Et certes la protection, la considération que toujours et partout on a accordée aux Lettres, prouve bien leur importance, leur utilité. Chez le peuple Grec, par exemple, les poètes étaient regardés comme les amis des Dieux ; les honneurs et les éloges pleuraient sur eux, leurs noms n'étaient prononcés d'un bout du pays à l'autre qu'avec respect et enthousiasme. L'histoire de ce peuple si petit par le nombre, mais si grand par la pensée, nous offre des exemples frappants de la puissance des Lettres. Voyez comme elles le tirent de l'humiliation de la conquête, lorsqu'il succombe sous les étendards des Aigles Romaines ; la force matérielle se prosterne en quelque sorte devant l'intelligence, les vainqueurs se font les disciples des vaincus. Et lorsque cette nation infortunée est obligée, à la chute de Constantinople, de se disperser partout le monde, voyez comme ses savants et ses écrivains sont accueillis par tout avec transport ; comme les plus grands princes se font une gloire de les avoir à leur Cour. D'où vient donc cet empire exercé par des prosaïques, par des vaincus ? C'est que sur leurs fronts est empreint le sceau du génie ; c'est qu'ils portent en eux-mêmes de grandes pensées, de beaux sentiments. Ainsi en est-il de l'Italie. Rome a pu succomber sous les coups des Barbares, mais elle se survit à elle-même, et tout ce qu'elle conserve de sa puissance d'autrefois, c'est la gloire littéraire qui ne saurait périr. Et voyez s'il n'en est pas ainsi.

Pourquoi un voyage en Grèce et en Italie est-il le rêve constant des beaux génies, des grandes imaginations ? C'est parce que ces deux pays furent la patrie des Lettres et des Arts, la patrie des Homère, des Démétrios, des Virgile et des Cicéron ? On aime à respirer l'air que ces grands hommes ont respiré, à fouler le sol où ils ont vécu. On croit y entendre encore l'écho de leurs grandes voix ; leurs pensées sublimes semblent dormir sur les ruines séculaires, amoncelées autour de leurs tombeaux. On va en quelque sorte les éveiller.

Mais qu'est-il besoin de recourir à l'antiquité ? Ne sont-ce pas les œuvres de l'intelligence qui ont créé, en grande partie, à la France le rang distingué qu'elle occupe dans le Conseil des nations ? N'est-ce pas par la plume bien plus encore que par l'épée qu'elle impose ses idées au monde ? Eh ! ne sont-ce pas les chefs-d'œuvre de la littérature et de l'éloquence qui forment

les plus beaux fleurons de la couronne de gloire qu'on voit briller au front de quelques peuples illustres, qui les présentent à l'admiration de tous les siècles, comme l'honneur de l'humanité ?

Si toujours et partout les Lettres ont joué un si beau rôle, celui qu'elles sont appelées à jouer en Canada n'est pas moins grand, et plus qu'aucun peuple peut-être nous devons leur accorder la prééminence qu'elles méritent. Car presque privés, depuis la conquête, de la gloire des armes ; noyés en quelque sorte au milieu de populations qui se consacrent presque uniquement à l'exploitation de la matière, à lui arracher ses plus grands secrets, nous n'avons heureusement d'autre parti à prendre que de tourner tous nos efforts vers la culture de nos facultés intellectuelles, et de chercher à découvrir les secrets bien plus nobles de l'intelligence. Notre histoire, notre position, nos aptitudes, tout nous dit que nous devons laisser à nos voisins l'empire de la matière et nous réserver celui de l'intelligence. Si les sentiments qu'un homme manifeste dans son enfance et son adolescence peuvent faire prévoir, souvent d'une manière presque certaine, la carrière qu'il poursuivra plus tard ; ainsi on peut presque toujours deviner la mission d'un peuple, au milieu des événements qui entourent son berceau et accompagnent son développement.

Or, que voyons-nous, lorsque nous jetons les yeux sur notre belle histoire ? Nous voyons une poignée de Français héroïques aborder sur les rives du St. Laurent, dans la seul but d'y planter la croix, d'y allumer le flambeau de la Religion et de la civilisation ; nous voyons, à différents intervalles, des hommes pleins d'un courage et d'une foi qui nous étonnent, abandonner tout, patrie, amis, richesses, honneurs, et venir s'exposer aux plus horribles tourments, dans le seul dessein, comme ils le disaient eux-mêmes, de reproduire une autre France dans les forêts de l'Amérique, d'y créer un centre de lumière, destiné à allumer de ses rayons le Continent Américain. Quelle différence entre les motifs qui amenèrent les Français sur ces plages et ceux qui s'y firent aborder nos voisins. Pendant que ceux-ci, toujours prosternés aux pieds de Plutus, tournent et retournent la matière en tous sens pour lui arracher ses trésors, pendant qu'ils travaillent au moyen des boissons enivrantes à l'abrutissement des sauvages afin de regagner leur affection, nos pères, tout en défrichant le sol au prix de bien des fatigues, prient Dieu pour la conversion de ces infortunés, et cherchent autant que possible à les réduire, la croix à la main. Pendant que ces mêmes voisins construisent des manufactures et des bâtiments, nous élevons des collèges, des convents et des églises. Aussi, le voyageur qui reconnaît quelque chose de supérieur à la matière, éprouve-t-il, en mettant le pied sur le sol de notre patrie, autant de joie que l'Arabe qui voit briller au loin, sur un océan de sable, une verte oasis. Il respire enfin, il lui semble que son âme s'élève plus facilement vers le ciel. Il voit avec joie qu'ici au moins le veau d'or n'est pas le Dieu de tout le monde, que toutes les âmes ne sont pas courbées vers la terre. Il est certain, Mess., qu'en laissant planter sur le sol Américain la race française et la race anglaise, Dieu a voulu leur faire jouer le rôle qu'elles jouent en Europe ; qu'il a détaché deux rameaux de ces deux grands arbres qui ont couvert le monde entier de leur ombre, afin de leur faire produire ici les mêmes fruits. Oui, il a voulu mettre l'antidote à côté du poison, en opposant l'esprit à la matière ; il a voulu mettre la vérité en face de l'erreur, en plaçant le catholicisme en présence du protestantisme. Nous devons donc, Mess., cultiver les lettres, afin de nous rendre dignes de nos glorieuses destinées ; afin de répandre les idées et les principes dont nous sommes les heureux dépositaires, et de satisfaire ce besoin d'expansion et d'influence, inhérent à la race française, besoin légitime et qui lui a été imposé par Dieu.

Et n'oubliez pas, Mess., qu'en parlant ainsi, je ne fais que répéter les paroles d'un homme, dont les études approfondies et les sentiments élevés donnent à ses opinions une autorité bien méritée ; d'un homme qu'on ne pourrait se lasser d'entendre, parce qu'il ne pouvait se lasser de nous parler de ce que nous aimons tant, la France et le Canada. Ce noble enfant de la vieille France, si préoccupé de l'avenir de la race française en Amérique, dit que nous devons chercher à jouer ici le rôle que la France a joué en Europe. "Les Canadiens, dit-il, sont sur le Con-

minent Américain, les représentants de l'idée Greco-latine, ils doivent s'emparer du mouvement artistique et littéraire, leurs aptitudes, leur position, leur tournure d'esprit, tout les y appelle.²² Et moi, mess., malgré ma jeunesse et mon peu d'expérience, j'ose dire que si, nous laissant emporter par le tourbillon qui entraîne tous les peuples de cette partie du monde à la poursuite du bien être matériel, nous méprisons ces conseils dictés par un patriotisme éclairé, nous n'obtiendrons jamais un nom, comme Canadiens-français. On pourra, il est vrai, dire de nous, en nous confondant avec nos voisins, le peuple Canadien est industriel, mais voilà tout. Et encore il est bien probable que nous ne serons jamais que les inférieurs des populations qui nous environnent, si nous entreprenons avec elles une lutte dans l'exploitation de la matière; car outre un esprit industriel et commercial, qu'on ne peut leur nier, elles auront toujours sur nous une multitude d'avantages résultant de leurs relations intimes avec les marchands d'Angleterre. Je ne veux pas dire que nous devons cultiver les lettres au détriment de l'industrie, et surtout de l'agriculture que les Canadiens doivent regarder, comme le principal élément de leur prospérité et de leur force; mais que nous devons nous servir des richesses qu'elles nous procurent, pour encourager autant que possible les œuvres de l'intelligence, et les efforts de ceux à qui Dieu a donné plus de talents et d'éducation. Oui, Mess., je le répète, nous devons vouer au sentiment et à la pensée un culte spécial, si nous aimons la gloire de notre patrie, car alors nous aurons sur les autres la supériorité que l'esprit a sur la matière; comme le peuple Grec, après la conquête, nous forcerons nos vainqueurs, sinon de nous aimer, du moins de nous admirer. Ils auront le sort des Carthaginois, des Phéniciens et de tous ces peuples marchands, dont l'histoire parle à peine, au lieu que nous serons placés à côté de ces nations célèbres, qui n'ont à offrir à la postérité que des orateurs, des écrivains, des poètes et des artistes, et dont les noms pourtant traversent les siècles, brillants toujours d'un nouvel éclat.

Mais, Mess., c'est une littérature nationale, originale, que nous devons créer, si nous voulons que nos œuvres traversent l'Océan, qu'elles passent à la postérité et qu'elles soient utiles à notre nationalité.

En effet, fatiguée du langage énérvé et languoureux des romanciers, l'Europe a besoin de fortes émotions; le tableau des scènes terribles dont nos forêts furent témoins la ferait frémir, et le spectacle de cette poignée de Français, aux prises avec toutes les difficultés que lui suscitent la nature, le climat et des peuplades barbares, l'étonnerait et exciterait son admiration. Si, au contraire, nos œuvres ne sont que le tableau des hommes et des événements du jour, que l'expression des idées et des sentiments qui courent le monde, nous nous trouverons à engager, avec les grands écrivains de l'Europe, comme le disait il y a quelques années, un jeune Canadien, une lutte dans laquelle nous serons certainement les vaincus, et nos productions sans intérêt, non-seulement n'attireront pas l'attention des nations étrangères, mais pas même celle de notre pays. Car on le sait, de tout temps les peuples n'ont accordé leurs faveurs qu'aux ouvrages, où ils se reconnaissent comme dans un miroir. Le caractère national d'une œuvre est le gage de son immortalité; voilà une vérité prouvée éloquemment par l'expérience. Pourquoi en effet les mêmes applaudissements enthousiastes accueillirent-ils, pendant tant de siècles, ceux qui s'en allaient par les campagnes de la Grèce chantant les vers d'Homère? C'est que ces chants étaient l'écho fidèle des sentiments du peuple Grec, c'est qu'ils ne respiraient que l'amour de la patrie. Pourquoi Shakespeare est-il le poète bien aimé, le poète populaire de la nation anglaise? C'est parce qu'il puisa ses inspirations dans l'histoire de son pays. Et pourquoi aussi l'intérêt des grandes œuvres du siècle de Louis XIV a-t-il commencé à diminuer en France? C'est que les poètes de ce temps dédaignèrent de marcher dans la route des troubadours qui ne furent si populaires, que parce qu'ils chantèrent ce que leurs compatriotes aimaient tant, la France et ses gloires.

De plus une littérature qui n'est pas nationale manque à l'un de ses principaux buts qui doit être de transmettre à la postérité les traditions, les usages, en un mot, tout ce qui constitue la nation-

lité d'un peuple, et de présenter aux générations futures les vertus et le patriotisme de leurs ancêtres. Eh certes c'est bien ce but là qu'on doit se proposer ici, car il est bien certain que le peuple Canadien ne vivra qu'à condition qu'il sera fidèle à son glorieux passé. C'est donc un devoir pour l'écrivain Canadien de le mettre sans cesse sous les yeux de ses compatriotes, afin qu'ils cherchent à conserver ce qui inspira à leurs pères tant d'héroïsme et de dévouement, c'est-à-dire l'amour de la religion et de la patrie. Nous devons donc créer une littérature nationale, mais le pouvons-nous? Non, répondent quelques-uns; oui, répètent d'autres, et je ne range sans hésiter sous leur drapeau. En effet la littérature étant l'expression d'un peuple, elle sera nationale, si ce peuple a une nationalité distincte. Or pour tous ceux à qui, il n'est pas besoin de prouver que le soleil éclaire, il est évident que nous formons un peuple distinct, que nous ne sommes pas Français et encore moins Anglais. Votre littérature, nous a-t-on répété souvent, ne sera jamais qu'un pâle reflet de la littérature des Français, car vous parlez la même langue, vous professez la même religion.

Mais, je le demande, la nationalité d'un peuple ne consiste-t-elle donc que dans sa langue ou sa religion? Ce qui constitue proprement la nationalité d'un peuple, n'est-ce pas plutôt son origine, ses chroniques, ses légendes, en un mot sa physionomie propre? Or, il est impossible de trouver une nation dont l'origine, les souvenirs populaires, les traditions soient en tout semblables aux nôtres. Et de même qu'au premier coup-d'œil il est facile de voir la différence entre deux personnes qui se ressemblent beaucoup sans pouvoir la définir, ainsi l'étranger, en nous voyant, saisit sans pouvoir les analyser les nuances qui nous caractérisent et ne peut s'empêcher de joindre sa voix à la nôtre pour dire que nous formons un peuple à part, qu'en un mot, nous sommes Canadiens-français. La littérature qui nous peindra sera donc nationale, et celle qui sera le tableau des beautés de notre pays ne sera pas moins originale.

En effet, où trouver une nature si variée, si riche, si pittoresque et tout à la fois si grandiose. Le voyageur est toujours frappé à l'aspect de notre pays, il est étonné de trouver tant de beautés naturelles réunies ici, et comparables à tout ce qu'il a vu dans les différents pays qu'il a parcourus. De plus, il est facile de reconnaître, dans quelques-unes du trop petit nombre de nos productions canadiennes, dans Charles Guérin, par exemple, une empreinte originale, des couleurs caractéristiques.

Mais puisqu'il est si facile de créer une Littérature nationale, pourquoi donc, dira-t-on, est-elle encore si peu avancée? D'abord, Mess., il est admis que ce ne sont pas les talents ni l'intelligence qui nous manquent; il n'est pas permis d'en douter, ce serait faire injure à la grande nation dont nous descendons, au sang français qui coule dans nos veines. D'ailleurs, la magnifique hi toire de M. Carneau à laquelle il ne manque que le souffle d'une âme un peu plus catholique pour en faire une épopée digne de notre glorieux passé; celle de M. l'Abbé Ferlaud, qui a si bien compris la prière qui présida à la fondation de notre patrie et l'esprit religieux qui anima nos pères; *Le Conseiller du peuple*, écho d'une âme vraiment religieuse et patriotique qui vient d'être répercuté par tout le pays, démontrent éloquemment que le peuple français nous a transmis ses belles qualités de l'esprit, aussi bien que celle du cœur. Et ces morceaux si variés de notre *Répertoire national*, diamants précieux destinés à faire un jour la fortune de celui qui saura en tirer tout le profit possible; feuilles tombées, comme par hasard, d'un arbre qui aurait pu produire des fruits délicieux, s'il eut été mieux cultivé; étincelles de génie qui auraient pu devenir des éclairs brillants. Voilà certes assez de preuves contre ceux qui oseraient douter de nos succès dans les lettres.

La principale cause de notre pénurie littéraire, la voici, je crois. C'est qu'autrefois c'était le temps des combats, il fallait lutter pour la conservation de notre nationalité, de nos droits menacés; il était très-difficile de se procurer une bonne éducation, et ceux qui parvenaient à l'obtenir n'avaient rien de plus pressé que de s'en servir pour défendre la patrie en péril. Mais aujourd'hui que nous n'avons eu quelque sorte qu'à dormir sur les lauriers acquis par nos pères; que nous jouissons en paix du fruit

de leurs travaux, et qu'il est si facile de se procurer le bienfait de l'instruction, nous serions inexcusables de ne pas consacrer au moins quelques heures pour célébrer des triomphes obtenus au prix de tant de sacrifices et de tant de sang répandu. En vain prétendrions-nous qu'obligés de nous créer un avenir nous ne pouvons trouver quelques instants pour nous appliquer à des études purement littéraires; sachons profiter du temps, ayons l'amour du travail, et nous serons encore de grandes choses. Pour ceux que Dieu a favorisés des dons de la fortune et de l'intelligence, qu'ils sachent en profiter, qu'ils prennent l'initiative et qu'ils se mettent à la tête du mouvement littéraire. En agissant ainsi, ils feront leur gloire et celle de leur pays, pourvu qu'ils puisent leurs inspirations aux sources où ils doivent les puiser. Ces sources nous les avons déjà indiquées: C'est notre origine, ce sont nos traditions, nos chroniques, notre histoire c'est la nature si belle du Canada.

Où, l'écrivain canadien doit remonter le cours des années, pour chercher la poésie, là où elle existe. Il doit lever le voile qui déroberait une mine inépuisable de littérature et tirer le rideau qui couvre le berceau de notre patrie. Alors il nous fera voir cet audacieux Navigateur de St. Malo abordant sur ces plages inconnues; il nous fera tour-à-tour entendre l'écho de la hache du colon retentissant sur les rives du St. Laurent, surprises de ce bruit et de cette activité inaccoutumées; la voix mâle et sonore du guerrier Iroquois excitant la rage et la vengeance de ses compatriotes, contre ces étrangers qui viennent les troubler dans leurs majestueuses retraites; les accents sombres et effrayants du prisonnier, faisant retentir le chant de mort dans la profondeur des forêts, et provoquant par ses sarcasmes, au milieu de tourments, dont la pensée seule fait frémir, la cruauté de ses bourreaux. Après nous avoir effrayés par le tableau de la barbarie du Sauvage ou de ses danses guerrières, qui étaient une image terrible des sentiments de vengeance qui bouillaient dans son cœur, il nous le fera voir fumant le calumet de la paix, assis dans sa cabane enfumée, passant plusieurs jours, plusieurs semaines même dans ce repos léthargique; puis partant soudain, les raquettes aux pieds, à la poursuite de l'origan et du chevreuil, bravant tous les dangers, toutes les fatigues, et faisant surgir, comme par enchantement, dans tous les lieux qu'il parcourt, des bourgades qu'ensevelit bientôt la neige. Quelques mots ensuite sur ses croyances, sur ses mœurs nous égayeront. On aimerait à entendre le récit des aventures extraordinaires des anciens voyageurs qui allaient sans cesse d'un bout du pays à l'autre, montant et descendant le cours de nos rivières, et variant la monotonie de leurs courses par des chants, dont ils improvisaient la musique, en variant leurs voix sonores au bruit de leurs avirons frappants l'eau en cadence. Ce sont ces chants que, sous le nom d'airs nationaux, l'on chante encore dans le palais du riche ou sous l'humble chaumière du laboureur, et qu'on ne peut entendre, sans sentir battre son cœur, soit qu'ils retentissent dans nos réjouissances de famille, ou aux grands jours de nos fêtes religieuses et patriotiques. Qu'on n'oublie pas de reproduire ces contes, ces légendes populaires qui se transmettent de génération en génération, au coin du feu, et qui peignent si bien nos mœurs et notre caractère. Ce sont comme autant de fontaines, d'où peuvent jaillir des flots de poésie; ce sont des fleurs destinées à embellir la route de celui qui parcourt l'histoire du Canada. Aussi avons-nous applaudit, de tout notre cœur, à l'heureuse pensée de ceux qui ont commencé à cueillir toutes ces fleurs, pour en faire un bouquet d'une fraîcheur sans pareille; qui ont détérré toutes ces reliques du passé pour les étaler dans une châsse digne d'un trésor si précieux. Vous comprenez que je veux parler des *Soirées Canadiennes* qui déjà nous ont fait passer de si belles soirées.

Mais il est un champ plus vaste, plus magnifique, et qui renferme en son sein des trésors que nous épuiserons difficilement, si surtout nous continuons de les fouler aux pieds avec tant d'indifférence, c'est notre histoire. En effet, quoi de plus propre à inspirer une muse religieuse et patriotique, que cette longue chaîne de dévouements sublimes, de dévouements surhumains, de malheurs sans fin! Quel spectacle, que celui de cette poignée de Français, abordant sur ces plages, l'épée dans une main et la croix dans l'autre, et donnant naissance à un peuple de héros et de martyrs, qui, pro-

tégé par la Providence, triomphe de tous les obstacles que lui suscitent la nature, le climat et des peuplades barbares; à un peuple qui, obligé de lutter pendant plus d'un siècle contre des forces dix fois plus considérables, défend le sol de sa patrie, pied à pied, succombe sous le nombre, et conserve sa nationalité, malgré les efforts désespérés de ses conquérants pour la lui arracher. Quoi de plus poétique que cette époque, où l'on ne voyait partout que des *forts protégés* par de paisibles murailles, où les collèges, les convents, étaient percés de meurtrières et les maisons barricadées; où le colon tenant la charrue d'une main et de l'autre un fusil, fécondait quelque fois de son sang le sillon qu'il traçait. Virgile, Messieurs, aurait été heureux de chanter les gloires de notre patrie; il n'aurait eu, en quelque sorte, qu'à raconter, tant tout est merveilleux dans notre histoire et au-dessus des plus belles fictions poétiques! Quels accents aurait-il trouvés pour célébrer les souvenirs que rappellent les noms des d'Iberville, des Daulac, des Hertel, des Sallabery et de tant d'autres. Que dire encore de ces saints Missionnaires qui, sans autre but que de gagner des âmes à Jésus-Christ, abandonnent tout, pour venir passer, au milieu de peuples grossiers et cruels, une vie misérable qu'ils terminèrent presque toujours dans les tourments les plus affreux.

Que l'écrivain Canadien n'oublie pas de donner à ses productions le cachet religieux. Qu'il ait sans cesse présents à la pensée ces beaux mots, *Religion* et *Patrie*, ces mots gravés autrefois en caractères bien plus durables dans les cœurs de nos pères, qu'ils ne le sont sur nos bannières. Oui, s'il est un pays, où la Religion et la poésie doivent se donner la main, c'est bien en Canada! et le jour que l'alliance de ces deux nobles filles du ciel sera brisée, la source la plus féconde de notre littérature aura tari, puisque c'est la foi et la piété qui ont enfanté, sur ce sol, tout ce qui fait notre orgueil et notre gloire.

Enfin, pour que notre littérature soit nationale, originale, il faut qu'elle soit l'expression fidèle des beautés naturelles de notre pays. Eh! Messieurs, je vous le demande, si le spectacle de la nature enfante les grandes pensées, les sentiments élevés, quelle empreinte de grandeur et de majesté, quelle couleur caractéristique ne donnera pas à ses œuvres, celui qui, doué d'une belle imagination, d'écrira le panorama enchanteur qui, d'un bout du pays à l'autre, se déroule aux yeux du voyageur! Ce ne sont pas des ruisseaux remplis de *Naiades* et de *Nymphes* se jouant dans les eaux limpides; ni des bocages fleuris peuplés de *Faunes* fôlâtrant ou dormant à l'ombre du feuillage qui ici doivent inspirer la muse du poète; c'est quelque chose de plus grand, de plus sublime, ce sont des lacs immenses, des forêts sans limite ou règne un silence mystérieux et dont l'aspect frappe l'âme et lui inspire l'idée de l'infini; des paysages variés, riches, grandioses et pittoresques, formés par nos nombreuses rivières, sillonnant notre pays en tout sens, et qui coulent, tantôt entre des rives fluvies, tantôt entre des rochers âpres et sauvages. Ce n'est pas le doux murmure d'un ruisseau coulant sur un lit rocailleux, qu'il doit nous faire entendre, ce sont les grondements formidables de nos cataractes gigantesques.

Mais ce qu'il doit décrire par dessus tout, c'est ce fleuve si poétique " que l'étranger voit avec un œil d'envie, comme le dit l'honorable G. E. Cartier, dans une de ses chansons, et que l'exilé Canadien pleure partout, parcequ'il ne le retrouve nulle part." Oui, c'est à toi, ô St. Laurent, que le jeune poète Canadien doit consacrer les accents de sa lyre naissante, soit qu'il remonte aux temps où tu ne réstais encore que l'épaisse chevelure des forêts sombres et immenses qui te bordaient, et où tu n'étais sillonné que par le canot d'écorce du sauvage, tantôt glissant sur la surface polie, tantôt suspendu à tes vagues écumeuses; soit qu'il te suive dans ta course majestueuse, au milieu des campagnes verdoyantes, où tu portes l'abondance et la fertilité, entre deux rives qui dans l'espace de 700 lieues présentent encore sans doute des scènes bien variées, de coups d'œil magnifiques, mais où j'aime par dessus tout à contempler le hameau Canadien et la Croix qui le domine. Oui, j'aime à voir le signe de la Rédemption se mirer dans tes flots limpides, car il me rappelle le jour, où pour la première fois une main chérie le planta sur tes bords solitaires. Tu devrais, il me semble, couler avec répugnance, le jour où le clocher qui s'élance

de ses rives cesserait d'être celui de l'Eglise Catholique, où l'écho qui retentit sur les ondes ne serait plus celui d'une voix française.

Mais il vient un temps où tout disparaît sous une épaisse couche de neige ; c'est le temps des frimats, de notre long hiver dont les Canadiens varient la monotonie par leurs divertissements traditionnels, leur gaieté proverbiale. Il nous faut alors la description de quelque une des plus belles nuits de cette saison, bien sévère sans doute, bien mélancolique ; mais qui pourtant a tant de charmes. Le ciel sera pur et limpide, comme il l'est presque toujours en Canada ; la lune s'avancera radieuse à travers la route étoilée et prolongera ses rayons si loin dans la campagne, que la nappe éblouissante et argentée qui la couvre semblera se confondre, à l'horizon, avec le firmament. Si le poète rehausse l'éclat de cette scène par les flots de lumière que fera jaillir en tous sens une aurore boréale, il aura fait un tableau ravissant. C'est ainsi, Messieurs, que, dans ce beau Canada se trouve réuni ce qui inspira l'imagination sombre et gigantesque d'un Ossian et la muse gracieuse d'un Virgile ; ce que l'Anglais rêveur et mélancolique aime et ce qui plaît au caractère tour-à-tour noble et enjoué du Français.

Mais je m'arrête, car je crains que vous ne trouviez mes expressions trop au-dessous des beautés de notre pays. D'ailleurs en face d'une nature si solennelle, si majestueuse, l'homme paraît si petit qu'il est porté à se taire et à admirer. Je n'ai voulu qu'indiquer la marche que nous devons suivre pour créer une littérature nationale, originale ; j'ai voulu prouver combien serait mal avisé, celui qui irait demander à d'autres pays, à d'autres climats des inspirations que tout, dans notre belle patrie, est si propre à faire naître. C'est à la jeunesse surtout, dont l'imagination est plus vive et l'âme plus sensible qu'il appartient de chanter les gloires de notre passé, les beautés de notre sol ; qu'elle ne permette pas que des étrangers viennent s'emparer des trésors que la Providence y a prodigués avec tant de libéralité.

Mais pour qu'elle marche dans la route que je viens de tracer, il lui faut quelque chose qui lui a manqué jusqu'à présent, l'encouragement. On le sait, le talent a besoin d'applaudissements, autrement il ressemble à une fleur qui ne reçoit pas de rosée, il languit et dépérit. Et certes, il faut l'avouer avec regret, il n'a pas toujours joui en Canada de l'estime et des sympathies qui lui sont dues ; on est peut-être trop porté encore à décerner à des œuvres étrangères une supériorité qu'elles ne méritent pas toujours. Heureusement qu'il s'opère, depuis quelques années, au sein de la population canadienne, une renaissance littéraire vraiment religieuse et patriotique. C'est le Cabinet Paroissial qui, le premier, arbora le drapeau de cette belle renaissance. Il convenait qu'il en fût ainsi ; il appartenait aux Successeurs de ces prêtres héroïques qui fondèrent Ville-Marie et la protégèrent à son berceau, de veiller sur elle dans son adolescence ; de rappeler dans le chemin de l'honneur et du devoir les descendants de ceux qui partagèrent le dévouement et les sacrifices de leurs glorieux prédécesseurs. Voyant que la jeunesse canadienne perdait dans l'oisiveté un temps précieux, et puisait dans une institution dégénérée des idées anti-nationales et anti-catholiques, ces prêtres, toujours si désireux du bonheur de notre pays, fondèrent le Cabinet Paroissial dont le berceau fut si humble et les progrès si rapides. Inutile de rappeler ici avec quel bonheur Montréal prit l'habitude d'aller se réunir autour d'une tribune d'où tombaient toujours des paroles éloquentes et patriotiques, et où la jeunesse studieuse se fit honneur de pouvoir offrir, à un auditoire distingué et bienveillant, les premiers fruits de ses travaux. Honneur à l'honorable Surintendant de l'Education, que l'on trouve partout où une œuvre religieuse, patriotique, réclame le secours de ses beaux talents, de sa protection efficace ! Honneur à tous ceux qui ont répondu à la pensée patriotique, à l'appel des fondateurs du Cabinet Paroissial ; car en travaillant au progrès de cette belle Institution, ils travaillent à la gloire de notre patrie.

L'Institut Canadien-Français, le Cercle Littéraire, l'Union-Catholique, voilà autant d'institutions qui nous font croire que notre Littérature est solidement entrée dans une ère de progrès et de gloire. Puissent donc ces belles Sociétés Littéraires si jeunes et cependant si florissantes, sur les bannières desquelles on voit briller en lettres d'or cette belle devise : *La jeunesse est*

L'espoir de la patrie, puissent-elles travailler à la création d'une littérature nationale ! Qu'il me soit permis de leur suggérer ici, en passant, de proposer quelque récompense à celui qui dans une œuvre littéraire, sur un sujet purement national, serait l'heureux vainqueur. Qui ne sait que, de tout temps, la perspective d'une simple médaille ou d'une croix d'honneur a produit de grandes choses, et fait passer à la postérité des noms qui seraient toujours restés dans l'oubli. Si l'espoir d'être couronné au Capitole, si le désir d'une couronne d'olivier ou de laurier, ont été, en Italie et en Grèce, une source si féconde d'actions éclatantes et de chefs-d'œuvre, qui pourrait douter qu'une couronne d'érable n'exercât la plus heureuse influence en Canada. Car l'homme est toujours le même ; l'amour des honneurs et la gloire le suit partout. Que toutes nos Sociétés Littéraires s'unissent donc pour donner l'élan à notre Littérature Nationale, et elles auront bien mérité de la patrie ; alors on verra naître des œuvres qui, traversant l'Océan, iront publier hautement que le sang français n'est pas dégénéré en Canada, et que les talents peuvent naître et se développer aussi bien sur les bords du St. Laurent que sur ceux de la Seine ou de la Tamise ; nos triomphes dans les lettres enrichiront, de beaux diamants, la couronne de gloire que d'immortelles victoires ont posée sur le front du peuple Canadien.

HENRI IV ET L'HABITANT.

Henri IV prenait plaisir à se débarrasser en quelque sorte de la royauté, pour n'être plus qu'un homme au milieu des hommes. Il se plaisait surtout à entendre, sans être connu, les discours des gens du peuple, pour y saisir des observations, des remarques dont il faisait ensuite son profit. Cette curiosité lui valut quelquefois des aventures assez singulières : en voici une des plus plaisantes.

Etant à la chasse il s'était égaré de sa suite, lorsqu'il rencontra un habitant assis au pied d'un chêne :

« Eh ! que fais-tu là, lui dit Henri IV ? »

« Ma foi, Monsieur, répondit l'habitant, je suis ici pour voir passer le roi. »

« Eh bien ! reprit Henri IV, si tu veux, monte sur la croupe de mon cheval, et je te conduirai dans un endroit où tu le verras tout à ton aise. »

L'habitant ne se fait pas prier : il monte ; chemin faisant, il s'informe comment il reconnaîtra le roi.

« Tu n'auras, qu'à remarquer, lui dit Henri, celui qui aura son chapeau sur la tête, pendant que tous les autres se tiendront tête nue. »

Bientôt ils rejoignirent la chasse. Tout le monde parut fort étonné de voir le compagnon que s'était donné Henri IV, et l'on attendait dans le silence qu'il voulut bien s'expliquer. Tous cependant se découvrirent à l'approche du roi. Alors Henri se tournant vers l'habitant lui demande.

« Eh bien ! qui est donc le roi ? »

« Ma foi, répond celui-ci sans se déconcerter, il faut que ce soit vous ou moi, car il n'y a que nous deux qui ayons notre chapeau sur la tête ! »

— Histoire abrégé de la Philosophie, à l'usage des élèves des Séminaires et des collèges par Mgr. J. B. Bouvier, 2 vol. in 8, rel. \$3 75.

— Cour d'Histoire du Canada, par l'abbé J. B. A. Ferland, première partie 1534-1663, 1 vol. in-8, bro. \$1 08.

En vente chez J. B. Rolland et Fils.

Des Presses, à air dilaté d'Eusèbe Senécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.